

Le désir ou l'enfer de l'identique de Byung-Chul Han

Préface A Badiou. *Coll. Les grands mots*, Editions Autrement. Paris 2015.

Notes de lecture : Didier Lochouarn

Selon l'auteur, Ce qui mène à la crise de l'amour ce n'est pas seulement l'excès en matière d'offres d'autres autres, mais cette érosion de l'autre qui touche tous les domaines de l'existence et qui va de pair avec le narcissisme croissant de soi. Le fait que l'autre disparaisse est en réalité un processus dramatique à l'insu de beaucoup. L'autre, que je désire et qui me fascine, est sans lieu. Il se dérobe au langage du même : atopique, l'autre fait trembler le langage. On ne peut parler de lui sur lui : tout attribut est faux, douloureux, gaffeur, gênant. La négativité de l'altérité est constitutive de l'expérience érotique. L'univers contemporain, normalisé, capitalisé rend toute chose identique, nivelle les différences essentielles : c'est l'enfer de l'identique.

Reprenant une thèse de A Badiou, selon l'auteur, l'amour est une scène du deux, sorte de matrice politique minimale. L'amour est nécessaire à l'existence même de la pensée. La rationalisation de l'amour et l'extension de la technologie du choix expliquent pourquoi l'amour fait mal. L'autre, que je désire et qui me fascine, est sans lieu. Atopique, il fait trembler le langage. L'éros est la possibilité d'une expérience de l'autre dans son altérité, pour sortir le sujet de son enfer narcissique « pour pouvoir ne pas pouvoir ».

L'auto-exploitation est beaucoup plus efficace que l'exploitation par un tiers. La maxime néolibérale de la liberté plonge le sujet de la performance dans la dépression et l'épuisement. « Tu peux » engendre une quantité massive de contraintes sur lesquelles le sujet de la performance se fracasse régulièrement. Le manque de lien avec les autres est la condition transcendante de la crise de la gratification et de la dette. Le capitalisme ne fait que créer cette dette.

La dépression constitue un échec de capacité : une insolvabilité psychique. L'éros et son négatif, « ne pas pouvoir pouvoir » est un rapport à l'autre situé au-delà de la prestation et de la capacité. Posséder, reconnaître, saisir sont des synonymes de pouvoir.

Dans le rapprochement digital, nous n'avons plus à faire à l'autre : au contraire nous le faisons disparaître. L'amour positif, pour devenir une formule de jouissance qui doit avant tout produire des sentiments agréables, n'est plus une action, une narration, un drame, mais une émotion et une excitation sans conséquences.

Dans la mémoire, le passé change sans arrêt ; c'est un processus en marche, vivant, narratif. Le désir érotique est lié à une absence particulière de l'autre : non pas absence du moi mais absence dans un horizon de futur... Le futur est le temps de l'autre. La caresse est une relation avec ce qui se dérobe à jamais. Son désir est nourri par ce qui n'est pas encore.

La société en tant que machine de recherche et de consommation abolit tout désir orienté vers l'absent qui ne peut être trouvé, saisi et consommé. Avec la positivation et la domestication croissante de l'amour, on reste identique à soi-même et l'on ne cherche plus dans l'autre que la confirmation de soi-même. L'amour aujourd'hui est domestiqué en une formule de consommation dépourvue de risque et d'audace, d'excès et de folie. Le désir de l'autre cède la place au confort du même. Le sujet de performance actuel, de l'exploitation de soi, est tout aussi privé de liberté que celui de l'exploitation par un tiers. L'obsession de l'accumulation et de la croissance se retourne justement contre la mort parce qu'on fait effort pour vivre (survivre) et non pour mener une vie heureuse.

L'esprit doit précisément sa vivacité à sa faculté de mourir. L'absolu regarde au contraire le négatif en face, se hasarde dans l'extrême, dans la négativité la plus poussée. L'amour est une conclusion absolue parce qu'elle suppose la mort, le renoncement à soi,

justement du fait d'abandonner la conscience de soi-même, de s'oublier dans un autre soi. L'Eros est ce qui véhicule l'intensification de la vie jusqu'à la mort. Ce qui est en jeu dans l'érotisme est toujours une dissolution des formes constituées qui fonde l'ordre discontinu des individualités.

Dans une société où chacun est l'entrepreneur de soi-même règne une économie de la survie, diamétralement opposée à l'anéconomie de l'Eros et de la mort. La négativité est essentielle pour la vivacité : « Quelque chose est vivant uniquement dans la mesure où il contient la contradiction en soi et cette force de saisir en lui et de supporter cette contradiction ».

Le tourisme est aux yeux de Agamben une forme sécularisée du pèlerinage. La muséalisation et l'exposition des choses anéantissent justement leur valeur de culte au profit de la valeur d'exposition. Le tourisme est lui aussi opposé au pèlerinage. Il produit des non-lieux tandis que le pèlerinage n'existe que par les lieux qu'il traverse.

Le capitalisme avive la pornographisation de la société en exposant et en montrant toute chose comme marchandise. Le sujet du désir est constamment rendu responsable des choix et des critères raisonnablement souhaitables. Le soi moderne prend de plus en plus conscience de ses vœux et de ses sentiments par le biais des marchandises et des images médiatiques.

Le désir est toujours le désir de l'autre. Il est alimenté par la négativité de la privation. L'autre comme objet de désir échappe à la positivité du choix. La construction de l'autre ne dépend pas de plus ou de moins de formation. Seule la négativité de la privation la fait ressortir dans la nuit de l'altérité atopique. Fermer les yeux sur la négativité est difficilement compatible avec la positivité de l'hyper-activité de la société d'accélération actuelle.

L'hypervisibilité est le Tèlos de la société de transparence. Les seuils et les transpositions sont les zones du mystérieux et de l'énigmatique où commence l'autre atopique. Les clôtures frontalières et les murs que l'on érige aujourd'hui, parcourent au contraire l'enfer de l'identique et séparent ainsi les riches et des pauvres.

L'amour recèle un germe d'universel. Quand je contemple un beau corps je suis déjà sur la voie du beau en soi. Sans l'Eros, même le logos se dégrade en un calcul animé par des données ne pouvant composer avec l'événement et imprévisibles.

L'action politique comme désir commun d'une autre forme de vie, d'un autre monde plus juste, est reliée avec l'Eros comme source d'énergie pour la levée du désir politique. L'événement est un "moment de vérité" qui introduit dans la situation existante, dans l'habitude de l'habiter, un nouveau mode d'être entièrement différent. L'essence de l'événement, c'est la négativité de la rupture, qui fait débiter quelque chose de tout autre.

L'amour comme événement est déshabituaisant et dénarcissisant. Il produit une rupture, une trouée dans l'ordre de l'habituel et de l'identique. La résistance de l'autre atopique manque totalement à la pensée comptable animée par les données.

La pensée sans éros est purement répétitive et additive. Les quantités inconcevables de données désormais disponibles rendent les modèles théoriques totalement superflus. Qui sait pourquoi les gens font ce qu'ils font ? L'important c'est ce qu'ils font, c'est qu'ils le font.

Des sociétés comme Google n'ont à s'adapter à aucun modèle. La corrélation remplace la causalité, les chiffres parlent d'eux-mêmes avec une fiabilité sans précédent.

Le logos n'a pas de force sans la puissance de l'Eros qui conduit et séduit la pensée à travers l'autre atopique. La pulsion de la vie, intensifiée et approuvée jusqu'au degré le plus

extrême, s'approche paradoxalement de l'impulsion de la mort. L'Eros est ce qui véhicule l'intensification de la vie jusqu'à la mort. La philosophie est la transposition de l'Eros en logos. La pensée dans un sens empathique ne commence qu'avec Eros qui l'innerve avec le désir de l'autre atopique. Sans Éros, la pensée perd toute vitalité, toute inquiétude, elle devient répétitive et réactive.

L'auto-exploitation sans limite mène à l'épuisement, à la lassitude et au *burn out*. Aujourd'hui la surabondance de positivité s'exprime sous forme de surabondance d'informations. Seule l'interprétation fait apparaître un savoir, une négativité qui consiste à distinguer l'important du non important. Souffrance et passion sont des figures de la négativité... Nous avons besoin du désastre, de l'apocalypse. Seul le tout autre peut nous arracher au marécage de l'identique. Ne plus pouvoir aboutir au reproche destructeur que l'on se fait à soi-même, à l'auto-agression.

La dépression est la pathologie d'une société qui souffre de l'excès de positivité. Dans le digital, l'action humaine est réduite au bout des doigts. Or, pour produire l'autre il faut un coup de main, un coup de main politique au sens empathique. Si l'ordinateur calcule plus vite, il est dénué de toute altérité. C'est une machine positive. La transparence liée au digital exige la prévisibilité. Mais il n'existe pas d'acte qui soit prévisible. L'action va toujours vers l'imprévisible, vers l'avenir. La confiance crée des relations qui se déroulent sans information.

Par contre, la connexion digitale facilite l'acquisition de l'information de telle sorte que la confiance devient de plus en plus insignifiante en tant que pratique sociale. La confiance cède la place au contrôle.

En Chine le *Shanzhai* célébré comme l'intelligence du peuple, caractérise la forme chinoise de l'intelligence et de la créativité. Il désigne non pas une forme de discontinuité poétique mais le processus littéraire de variation et de combinaison par le jeu, un jeu productif qui mène à des résultats entièrement nouveaux. Quand on joue plus et qu'on travaille moins, on produit plus. Pour les chinois, la créativité ou l'intelligence de la nature est supérieure à celle de l'esprit humain. Elle participe d'un processus continu de variations, de combinaisons et de mutations.

Décembre 2016